

LE FILM COMPLET DU MARDI

COUPS DE ROULIS

avec *Max Dearly*



*Production Jacques Haik
(Film Robur)
d'après l'opérette d'Albert Willemetz
tirée du roman de Maurice Larkouy*

Ce numéro contient le début du Roman-Ciné : L'AMOUR ET LA VEINE

COUPS DE ROULIS

D'après l'opérette d'Albert WILLEMETZ, tirée du roman de Maurice LARROUY.

Musique d'André MESSAGER.

Réalisation et adaptation de Jean de la COUR — Directeur de production : Léo LASKO.

Production Jacques HAÏK (Film Robur).

par Michel PRIVAT

MAURICE LARROUY

M. Maurice Larrouy, avec une probité professionnelle qui l'honore, et se confinant dans son rôle de littérateur, n'a pas cru devoir participer à la réalisation, ni au découpage du film *Coups de Roulis*, tiré de son roman. Il a simplement, à diverses reprises, apporté quelques indications scéniques pendant les prises de vues, afin que la vérité maritime et la présentation des personnages de son œuvre soient observés le plus fidèlement possible.

Né en Algérie en 1882. Après de nombreux voyages pendant sa jeunesse, entre en 1900 à l'École navale, avec le n° 1. Effectue, sur toutes les mers et dans la plupart des pays du monde, de nombreuses croisières. Commence à écrire en 1906 et publie successivement, avant la guerre : *les Nostalgiques*, *la Mère et la Maîtresse*, *la Race Immortelle*. Entre temps, embarque pendant trente mois sur des sous-marins et obtient son brevet d'interprète d'anglais. Devient ensuite ingénieur d'aéronautique et de constructions mécaniques. La guerre interrompt son stage de pilote d'avion et de dirigeable, dont il passera le brevet ultérieurement.

Pendant la guerre, il est d'abord embarqué sur le *Waldeck-Rousseau*, qui prend part au blocus de l'Adriatique, puis des Dardanelles, et à la police de la Méditerranée. Ensuite, il est nommé au commandement de l'aviation maritime de Salonique pendant l'établissement de l'armée d'Orient ; puis il crée et commande l'aviation de Corfou, pendant la reconstitution de l'armée serbe ; il est alors nommé au commandement des dirigeables du Pas-de-Calais pendant les passages intensifs de troupes entre Angleterre et France ; enfin, il crée et commande l'aviation franco-portugaise pendant le blocus sans pitié des sous-marins allemands, pour protéger les côtes ibériques de Finistère à Gibraltar. Au cours de la guerre, il prend part à de nombreuses actions maritimes ou aériennes et écrit quatre volumes : La série des *Vagabonds de la gloire* et *l'Odyssée d'un transport torpillé*.

Rentré en 1920 dans la vie civile, où, pendant quatre ans, il est directeur général de grosses entreprises industrielles, il écrit : *Raphaël Gatouna*, *Français d'occasion*, et *Gatouna et l'amour*.

A partir de 1924, il se consacre uniquement à la littérature et publie successivement les romans : *le Révolté*, *Coups de roulis*, *la Caravane sur l'Atlantique*, *Leurs Petites Majestés*, *Sirènes et Tritons*, *Trop de bonheur*. En outre, dans l'Encyclopédie Armand Colin, il écrit : *le Ballon et l'Avion*, et, dans la collection les Caractères de ce Temps (Hachette), *le Marin*.

Son volume *le Trident* relatif à la vie des pêcheurs paraît au moment où Maurice LARROUY, reprenant ses longs voyages, pour son compte personnel, accomplissait le tour du monde.

Dès son retour de ce voyage, qui dura douze mois, Maurice LARROUY écrit un roman maritime, *les Sept Sacrements*. En même temps, il prépare la relation de son périple, aux Indes néerlandaises, en Indochine française et en Chine, en Mandchourie, en Corée et au Japon au Canada et aux Etats-Unis. Ce récit de voyage qui

parut au printemps 1931, occupa deux volumes sous le titre *Eaux brûlantes* et *Eaux glacées*. Maurice LARROUY est en train de finir la correction d'un roman sur la Chine moderne, intitulé *Le Cargo tragique*, et qui doit paraître en automne 1932. En outre, l'auteur se propose, cette année, de faire par l'hémisphère sud, un quatrième tour du monde.

ALBERT WILLEMETZ

Né en 1887, collabora pendant dix ans aux revues du Casino de Paris. Il écrivit seul ou en collaboration plus de trente opérettes dont les plus célèbres furent *Phi-Phi*, *Dédé*, *Ta bouche*, *Troublez-moi*, *Trois jeunes filles nues*, *Passionnement*, *Coups de roulis*, *Les aventures du roi Pausole*, et, ces dernières années pour le Théâtre du Châtelet : *Robert le pirate*, *Sidonie Panache*, *Nina-Rosa*.

Le succès grandissant du film parlant l'attira, et il adapta pour l'écran *Coups de roulis* puis *Passionnement* qui passe en ce moment sur tous les écrans, La Firme Paramount vient de tourner *La Pouponnière*, opérette filmée qu'il tira de l'opérette du même nom, représentée, au cours de cette saison, au Théâtre des Bouffes-Parisiens dont il assure la Direction.

Il est également l'auteur de *Il est charmant...* et collabora aux films *Gagne ta vie* et *La bande à Bouboule*.

DISTRIBUTION

<i>Puy-Pradal</i>	MAX DEARLY.
<i>Commandant Gerville</i>	PIERRE MAGNIER.
<i>Béatrice</i>	EDITH MANET.
<i>Sola Myrrhis</i>	LUCYENNE HERVAL.
<i>Betty</i>	GERMAINE ROGER.
<i>Bellory</i>	ROBERT DARTHEZ.
<i>Haubourdin</i>	HENRI LEVEQUE.
<i>Pinson</i>	CLAREL.
<i>Le docteur</i>	HUBERT DAIX.
<i>Un officier</i>	BERNARD KOVOOTS.
<i>Un officier</i>	CASADESUS.
<i>Un officier</i>	BRUMMEL.
<i>Un officier</i>	ERWIN.
	et
<i>Kermao</i>	ROGER BOURDIN.
	de l'Opéra-Comique.

Dans un modeste garni de la Rive gauche, la jolte Béatrice, fille aînée de M. Puy-Pradal, député du Centre, réglait fébrilement son appareil de T. S. F. Dans sa hâte, elle mélangeait grandes ondes et petites ondes déchaînant une véritable tempête : l'appareil crachait, sifflait, hurlait, et Béatrice, si douce d'ordinaire, s'énervait au point de repousser presque brutalement sa vieille bonne qui voulait lui venir en aide.

Enfin, du haut parleur sortit une voix rauque et saccadée, dominant un brouhaha indescriptible :

— Messieurs !... Je parlerai quand tout le monde se taira !

ABONNEMENTS { France Un an... 45 francs. Six mois. 23 francs. Étranger Un an... 63 francs. Six mois. 32 francs.

Compte chèques postaux : 259-10.

Le MARDI, le JEUDI et le SAMEDI

Direction, Administration : 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Béatrice tressaillit : cette fois, elle tenait la Chambre des Députés, et son père avait la parole. A la fois anxieuse et fière, elle fit signe à la servante d'approcher sans bruit, et toutes deux écoutèrent, le cœur battant.

Les tribunes de la Chambre étaient pleines à craquer. La séance s'annonçait orageuse. En vain, le président essayait-il d'obtenir le silence en agitant sa sonnette en tous sens d'un air menaçant.

Calme, immobile, la tête haute, le torse bombé, le lorgnon en bataille, M. Puy-Pradal bravait cette foule en délire. C'était un petit homme étrange et irrésistiblement cocasse, malgré la majesté de ses attitudes. Il portait une longue redingote noire, des souliers vernis exagérément pointus, un faux col trop haut autour duquel se tordait une étroite cravate noire. Son visage était plus pittoresque encore, ses cheveux et sa barbe étaient également séparés par le milieu et ramenés de chaque côté en une touffe épaisse et bouclée ; ses moustaches étaient longues, effilées ; le regard de ses petits yeux ronds était aigu, sévère, avec cependant un rien de candeur. Il était le type même du professeur de province du siècle dernier.

Professeur de province, Puy-Pradal l'était, en effet. Il avait, pendant plus de trente ans, enseigné le droit dans le Puy-de-Dôme, où sa haute vertu morale et son érudition lui avaient gagné l'estime de tous ses concitoyens. Récemment élu député, il prenait la parole à la Chambre pour la première fois, et en quelles circonstances !...

Quelques jours auparavant, le cuirassé *Fraternité* gloire de la marine française, avait heurté un croiseur. Le cuirassé et son équipage n'avaient pu être sauvés que par miracle, et Puy-Pradal, ne pouvant concevoir que de tels accidents pussent encore se produire de nos jours, était venu demander des comptes.

— Messieurs ! reprit-il, dès que les rumeurs se furent apaisées, notre Marine ne doit pas être une marine de carnaval. Nos officiers ne sont pas payés par la nation pour jouer les danseurs mondains... Nos officiers, messieurs, ne sont pas des accessoires de cotillon !

De tous côtés les applaudissements crépitèrent.

— La Commission de la Marine, dont je suis le porteparole, n'accepte pas les explications qui nous ont été fournies sur le dernier accident survenu à notre... à notre...

Dans la petite chambre, Béatrice était sur des charbons ardents. Elle voulut venir en aide à son père :

— Notre Armée navale ! souffla-t-elle dans le haut-parleur, oubliant qu'un appareil de T. S. F. n'est pas un téléphone. Mais elle pensait si ardemment que les ondes durent se faire complices, car, aussitôt, à la tribune, Puy-Pradal lançait, triomphant :

— A notre Armée navale !

La Chambre entière approuvait.

— Bravo ! Bravo ! criaient-ils de toutes parts.



Le député du Sud portait une longue redingote noire... C'était un petit homme irrésistiblement cocasse...

A nouveau, le Président crut bon de rétablir l'ordre, mais le député du Centre ne l'entendait pas ainsi. Rien ne l'arrêterait plus, maintenant. Majestueux, il leva vers le Président un regard faussement résigné :

— Quand vous ne sonnerez plus, monsieur, je continuerai..

Et, très digne, il sortit de sa serviette les feuillets sur lesquels, la veille, Béatrice, qui faisait pour lui fonction de secrétaire privée et parlementaire, avait noté avec amour, les grandes lignes de son discours.

— Vous n'ignorez pas qu'un de nos cuirassés, le *Fraternité* est entré en collision avec le croiseur *Désarmement*. Je sais ce que vous allez dire : la brume ! La brume n'existe pas, messieurs ! Ce n'est pas une excuse ! Il y a des responsables... Je réclame des sanctions impitoyables !... A la fin, le pays se révolte !

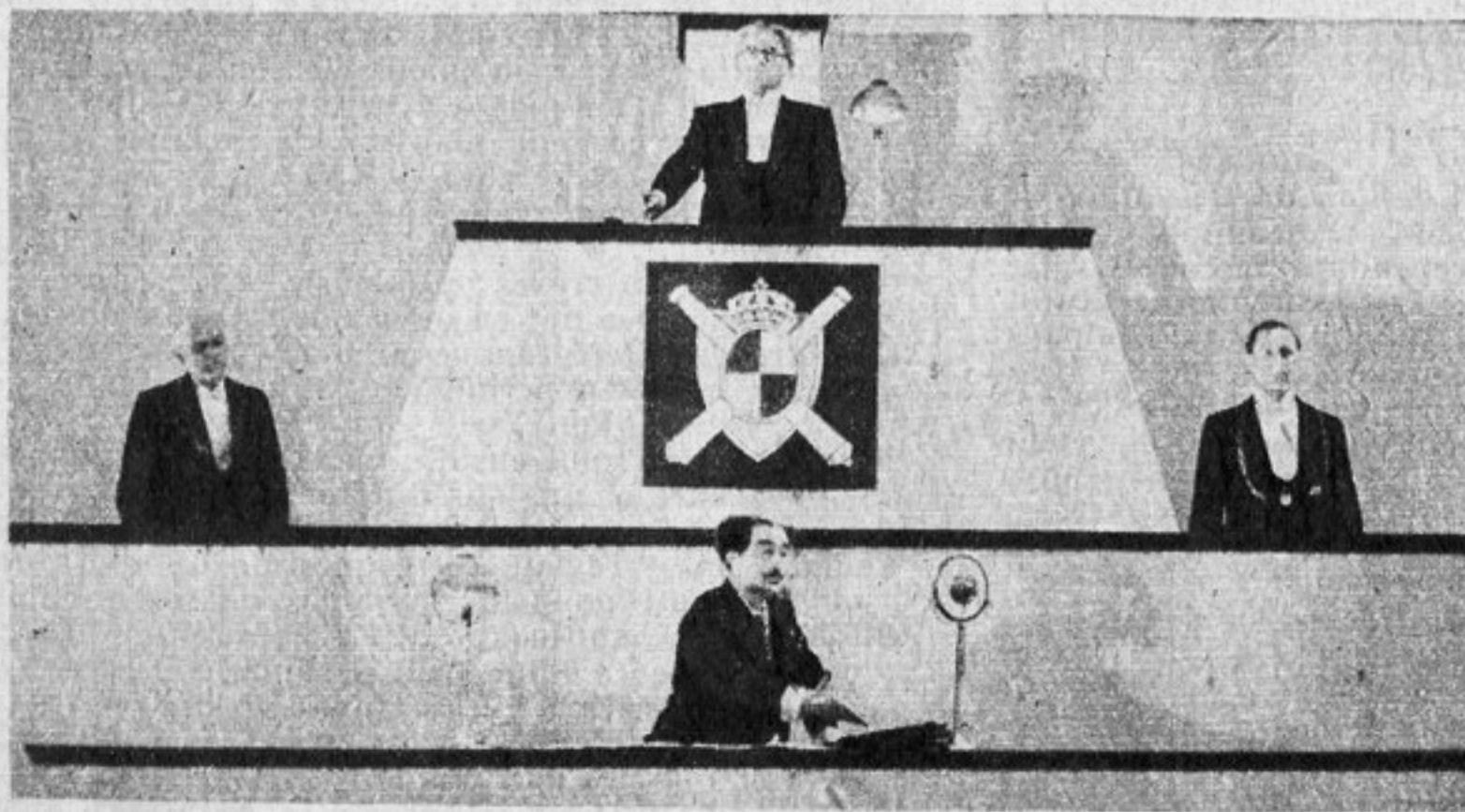
Et le député, menaçant, sublime, étendit les bras dans un magnifique geste oratoire, balayant ainsi, sans même s'en apercevoir, les précieux feuillets qui s'éparpillèrent au pied de la tribune.

Quand l'émotion soulevée par ses dernières paroles se fut un peu calmée, il voulut reprendre le fil de son discours.

« Où diable ai-je mis la suite ? » se disait-il, compulsant fébrilement les quelques pages que son enthousiasme avait épargnées.

— La suite !... La suite ! criaient les auditeurs.

— Le pays se révolte... le pays se révolte... murmurait



Pour la première fois dans sa vie politique, le député Puy-Pradal était monté à la tribune.



Dans son appartement de la rive gauche, Béatrice suivait anxieusement la séance par T. S. F.

Puy-Pradal affolé, car le pauvre homme était un bien piètre improvisateur.

Il se ressaisit pourtant et, s'adressant au Ministre de la Marine :

— Qu'ajouterai-je de plus, Messieurs ? Je laisse la parole au Ministre de la Marine !

A nouveau, les applaudissements crépitèrent.

— Le Ministre... le Ministre ! criaient-ils.

Le Ministre ainsi interpellé, répondit d'une voix blanche :

— Messieurs, le Gouvernement est prêt à prendre ses responsabilités. Si une faute a été commise, une enquête doit être faite... Pour éclairer le Parlement et prouver en quelle estime nous tenons notre honorable collègue, nous proposons de lui conférer le titre de Haut Commissaire de la République auprès de notre Armée navale !

— Bravo !... Bravo !...

Puy-Pradal essaya de protester.

Il n'avait rien demandé, rien désiré... Seule sa conscience avait parlé...

Mais le Ministre réclama un vote à mains levées.

Toutes les mains se levèrent dans un élan enthousiaste. Quelques minutes plus tard, les crieurs de journaux emplissaient les rues de leurs clameurs :

« Un scandale dans la Marine !

« Editions spéciales... Puy-Pradal, Haut-Commissaire. »

Les passants se précipitaient, se bouscullaient, s'arrachaient les journaux sur lesquels s'étalait, en première page, le portrait de M. Puy-Pradal !

A Toulon, sous un pâle clair de lune de décembre, le *Fraternité* se balançait mollement sur l'eau glauque, indifférent à tout. A son bord, cependant, il y avait, cette nuit-là, grand remue-ménage. Le *Fraternité* ne devait reprendre la mer que le mois suivant, tout l'équipage partait en permission le lendemain, veille de Noël, et, du cuirassé, s'élevait un hymne joyeux que tous les matelots chantaient à pleine voix, tout en entassant dans leur sac, linge, vêtements, souvenirs rapportés de pays lointains pour la petite payse qui attend au village, en priant...

C'est Noël, dans quatre jours,

Noël et ses joyeuses cloches,

C'est Noël ;

On va partir, si rien ne cloche,

Vers nos amis, vers nos amours,

Vers nos amours,

Enfin le réveillon approche

C'est Noël dans quatre jours...

Tandis que les matelots s'affairaient, les officiers attendaient patiemment, au fumoir, l'heure du départ.

Kermao, jeune enseigne au profil séduisant, à la voix chaude et douce, don Juan du *Fraternité*, faisait une réussite...

Son ami Valade, gros garçon à mine réjouie, s'extasiait sur les rondeurs appétissantes qu'exposaient, sans pudeur, les petites femmes d'un récent numéro de *La Vie Parisienne*, tandis que Bellory, commissaire du bord, le plus grave de tous, bien que du même âge, parcourait le journal d'un air soucieux.

— Mes amis, dit-il tout à coup, posant le journal sur la table, vous avez vu comme on nous traite à la Chambre ?

Valade, qui souriait béatement à l'image d'une blonde Parisienne en déshabillé provocant, protesta :

— Ah ! non, mon vieux ! Pas de politique en ce moment !...

— Oui !... Mais en attendant, le Ministère a bien failli sauter !

— Ce n'est toujours pas ça qui m'empêchera d'être après-demain à mes rendez-vous... Ah ! ce qu'elles vont être contentes de me revoir, mes enfants !...

— Kermao et son harem ! pouffa Valade.

Et, soudain sérieux :

— Quel est le type qui nous arrange comme ça, à la Chambre ?

— Un certain Puy-Pradal...

A ce moment, un clairon sonna aux lettres. Les matelots se ruèrent vers le vaguemestre qui eut bientôt toutes les peines du monde à défendre son courrier contre les mains impatientes qui se tendaient vers lui. N'était-ce pas un peu du pays que ces lettres apportaient à ces hommes de toutes régions ? et celui-ci n'avait-il pas hâte de savoir si la petite fiancée viendrait encore, toute parée comme aux jours de fête, lui tendre les bras à l'arrivée ? Celui-là ne se demandait-il pas avec anxiété si les vieux l'attendaient toujours ?... ils étaient si vieux !...

La distribution était presque terminée, lorsqu'un petit matelot à frimousse délurée de titi parisien tira le vaguemestre par la manche :

— Rien pour moi : Pinson 327 ?

— Non !... Mais, par contre, il y en a un sérieux paquet pour ton lieutenant !

— Rien que ça ? Mazette !... gouailla Pinson, et, respirant les lettres une à une, d'un air connaisseur, il les catalogua immédiatement :

— Celle-là, c'est la petite femme du Casino... Ça... « Amour-Amour » c'est la demi-mondaine... « Heure-Mauvre »... sûrement une jeune fille à sa maman... « Œillet », c'est la dactylo...

Les autres éclatèrent de rire. Pinson les toisa avec un dédain comique et porta les précieuses missives à Kermao qui les décacheta sans hâte apparente, mais le cœur battant à l'idée de la tête qu'allaient faire les petits camarades, un peu jaloux de son succès auprès des femmes. Il n'eut pas à attendre longtemps :

— Dieu que ça sent mauvais ! s'exclama Bellory, rageur.

— Moi, je sens une chose surtout, raila Kermao.

— Et quoi ?

— C'est que tu crèves de jalousie !

Et, satisfait, il se mit en devoir de taper en plusieurs exemplaires, un télégramme-circulaire :

« Chérie, enfin en permission. Stop. T'attends chez moi... à... heures. Ton Yves. »

Il ne lui restait plus ensuite qu'à ajouter, sur chaque copie, une heure et un jour différents. Il partait pour quinze jours, il aurait le temps de les revoir toutes...

Pendant qu'il réglait cette question d'importance, Pinson entassait pour lui, pyjamas de soie, souliers vernis, cravates multicolores... La valise était pleine à craquer et Pinson commençait à s'inquiéter :

— Faut-il aussi mettre les trois douzaines de petits mouchoirs brodés, et les trente paires de chaussettes de soie... et tous les parfums ?

— Mais oui, mais oui !

— Eh, bien ! murmura Pinson, ça va barder alors !

Et, après s'être épongé le front, il sauta à pieds joints sur le couvercle de la valise, réussissant cette fois à la

fermer hermétiquement. Les matelots, maintenant étendus sur leur couchette attendaient que le petit jour vint sonner pour eux l'heure du départ... « vers leurs amis... vers leurs amours... »

Kermao songea qu'il était bientôt temps pour lui de lever l'officier de quart, le lieutenant Haubourdin. Il trouva celui-ci accoudé sur la rambarde, fumant sa pipe, le regard perdu dans le lointain. Il allait le saluer, lorsqu'une voix, derrière lui, le fit sursauter. Le radiotélégraphiste, qu'il n'avait pas entendu monter, était là qui lui tendait un télégramme.

— Un télégramme du Ministre... pour l'officier de quart !

Kermao prit le télégramme nerveusement.

— Pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle ! murmura-t-il.

En hâte, il parcourut le papier et étouffa un juron.

— Que se passe-t-il ? demanda Haubourdin, inquiet.

— Ce qui se passe ? Écoutez ça :

« Ministre Marine ordonne cuirassé *Fraternité* être prêt appareiller après-demain, dimanche, avec M. Puy-Pradal, Haut-Commissaire République accompagné secrétaire. »

Les deux officiers restèrent quelques instants atterrés. Mais on n'a pas l'habitude de perdre son temps en jérémiades dans la Marine.

— Allons, Kermao, ce n'est pas encore demain que nous partirons, regretta Haubourdin. Et, se ressaisissant aussitôt : « Le commandant est absent, facilitons-lui la besogne ! »

Quelques instants plus tard, quand le commandant Gerville, prévenu en hâte, arriva à bord, toutes les mesures étaient déjà prises pour recevoir le Haut-Commissaire.

Gerville remercia ses officiers, puis il ajouta :

— Désignez corvée pour nettoyer... briquer... On mettra Haut-Commissaire dans ma chambre de réserve. Quant au secrétaire, il partagera la cabine de Kermao ! Bien qu'il fût le meilleur des hommes, personne n'avait

— Tu peux remballer tout... et vite ! lui dit-il furieux. Pinson crut qu'il devenait fou.

— Alors .. on ne reprend pas la mer ? balbutia-t-il, déjà plein d'espoir.

— Si... mais on déménage. Je coucherai dans la batterie, répondit Kermao, rageur.

Et il sortit en claquant furieusement la porte.

— Oh ! alors, j'attends... des fois qu'il changerait encore d'avis ! se dit Pinson en s'asseyant sur la valise-

* *

L'équipage en armes était rassemblé sur deux rangs derrière les officiers en grande tenue, et au garde à vous.

Le commandant Gerville les passait une dernière fois en revue avant l'arrivée du Haut-Commissaire, leur transmettant ses dernières recommandations en phrases brèves, hachées, selon son habitude, car Gerville ne s'embarrassait jamais de longs discours et ne s'exprimait généralement que par monosyllabes :

— Vous rappelle, messieurs... Pour Haut-Commissaire honneurs extraordinaires... Vice-Amiral en mission...

— La vedette du préfet maritime accoste ! annonça l'officier de quart.

Un coup de sifflet déchira l'air.

— Présentez armes !... Déferlez le pavillon... Salut dix-sept coups de canon... cria Gerville.

L'ordre fut répété par les officiers, et, tandis qu'éclatait le premier coup de canon, la musique à bord attaquait une marche.

Monsieur le Haut-Commissaire venait de paraître, l'œil sévère, plus majestueux... et aussi plus ridicule que jamais !

Raidis, au garde à vous, les officiers eurent toutes les peines du monde à retenir le fou rire qui leur montait aux lèvres.

Un éclair de gaieté, bien vite éteint, passa dans le regard du commandant Gerville, qui se précipita au devant de son hôte qui avançait d'un pas mal assuré. Quand le commandant l'eut rejoint, Puy-Pradal prit

lentement son lorgnon entre le pouce et l'index, l'éleva à la hauteur de son nez, et devisagea Gerville avec une impertinence mêlée de dédain.

L'officier s'inclina.

— Commandant Gerville, dit-il. Mais un coup de canon couvrit sa voix.

— Hein ?... Quoi... Que dites-vous ? cria Puy-Pradal tendant l'oreille.

— Commandant Gerville ! hurla l'officier. Vous souhaitez bienvenue *Fraternité*...

Mais ces derniers mots se perdirent dans un roulement de tambour que ponctua un nouveau coup de canon.

Au-dessous :

— Un haut commissaire est un monsieur qui serre... serre bien !



— Je veux tout voir ici, de tribord à bâbord !

l'habitude de discuter les ordres du commandant Gerville. Cependant, Kermao crut suffoquer. Partager sa cabine !... Il voulut protester.

— Mais, commandant... je n'ai qu'un lit...

Un regard glacial l'arrêta.

— Débrouillez-vous... Vous dormirez sur une chaise longue... J'ai dit ! Vous pouvez disposer, messieurs !

Kermao, tout penaud, regagna sa cabine, pestant intérieurement contre le Haut-Commissaire et sa suite. Il trouva Pinson occupé à déballer la valise qu'il avait eu tant de mal à faire, quelques heures plus tôt.



Exaspéré, le Haut-Commissaire se mit à gesticuler furieusement, ouvrit la bouche pour protester, mais un nouveau coup de canon le fit sursauter au point qu'il en perdit l'équilibre. Gerville le rattrapa à temps dans ses bras. De plus en plus furieux, il profita d'une accalmie pour s'écrier :

— C'est infernal !... Arrêtez le canon, la musique ! Je deviens fou !...

— Cessez le feu ! clama Gerville. Cessez le rappel !... Reposez... armes !

Les crosses des fusils martelèrent le plancher. Effrayé, Puy-Pradal recula.

— Repos ! cria encore Gerville.

Les talons frappèrent le sol bruyamment. Le Haut-Commissaire sursauta à nouveau.

— Vous ne pouvez donc pas manœuvrer en silence ! Ce bruit !.. Toute cette poudre jetée aux moineaux !...

— Le règlement, monsieur le Haut-Commissaire, interrompit le commandant.

— Ah ! oui !... Eh ! bien, faudra réformer ça !...

Et il entraîna Gerville à l'écart pour lui montrer ses pouvoirs.

A ce moment, parut à la coupée, une délicieuse silhouette de jeune fille. Un petit béret noir posé à la diable sur ses boucles blondes, le corps moulé dans une redingote de drap, elle était exquise de jeunesse dans sa simplicité.

Sa machine portative d'une main, un petit sac de voyage de l'autre, elle avançait timidement vers les officiers qui déjà braquaient sur elle des regards à la fois surpris et charmés. Lorsqu'elle fut près d'eux, elle s'arrêta, et, toute rose de confusion :

— Excusez-moi, messieurs, leur dit-elle, je sais très bien qu'on voit rarement des femmes sur un navire de guerre... mais mon cas est exceptionnel, car je suis la secrétaire de mon papa...

Les officiers saluèrent, ravis, chacun pensant à part soi que le voyage serait décidément moins ennuyeux qu'ils ne l'avaient tout d'abord supposé.

Béatrice, car c'était elle, posa alors à terre sa machine à écrire, et sortit de sa poche un petit rouleau de papier qu'elle tendit à Gerville.

— Mon titre de passage, commandant.

— Alors, mademoiselle, c'est parfait, sourit le commandant, galant.

Puis s'adressant aux officiers :

— Messieurs ! Vous prie reconnaître député Puy-Pradal, Haut-Commissaire, et vous présente Mademoiselle Puy-Pradal, fille et secrétaire !

A Puy-Pradal, il voulut présenter les officiers du *Fraternité* ainsi qu'il est d'usage, mais le Haut-Commissaire n'entendait pas prolonger davantage toutes ces cérémonies qui l'agaçaient prodigieusement.

— Inutile ! Nous devrions déjà être en mer depuis longtemps !...



Le haut commissaire était décidé à ne laisser échapper aucun détail.

Et, sévère :

— Il me semble qu'ici, on parle beaucoup, et on agit peu ! *Verba non acta* !... Faudra réformer ça ! Vous m'entendez ! *Acta non verba* ! Messieurs ! à partir de maintenant... *acta non verba* ! répéta-t-il caressant du revers de la main, — d'un geste qui lui était familier lorsqu'il était content de lui-même, — les deux touffes de poils grisonnants qui lui encadraient le menton.

Narquois, le commandant, acquiesça :

— Très bien, monsieur le Haut-Commissaire :... Et il ordonna :

— Valade voulez-vous conduire Mademoiselle à sa cabine !

Dès que Béatrice eut disparu, le député Puy-Pradal, retrouva, devant les officiers au garde à vous, toute l'autorité de l'ancien professeur du Puy-de-Dôme :

— Messieurs ! Je veux tout voir ici !... Tout noter !... Tout connaître, de bâbord à tribord, et de tribord à bâbord !... Et n'oubliez pas qu'un Haut-Commissaire est un monsieur qui serre... qui serre bien ! acheva-t-il, appuyant ses paroles d'un geste significatif de la main. Et, à Gerville :

— Je veux tout d'abord vérifier toute la comptabilité du bord... toute entière, entendez-vous ! Depuis A jusqu'à Z... Et attention aux erreurs !

— Je donnerai des ordres en conséquence, répondit le commandant pince-sans-rire, tandis que Bellory, le commissaire du bord, roulait des yeux effarés, se demandant si le Haut-Commissaire avait bien tous ses esprits.

Sur un signe de Gerville, officiers et matelots défilèrent alors devant M. Puy-Pradal qui, flatté, bombait le torse, caressant sa barbiche d'un air avantageux.

Dans la cabine de Kermao, Béatrice qui avait eu vite fait de débarrasser sa valise, hésitait maintenant sur le choix d'une toilette pour le dîner. Son Haut-Commissaire de père ne lui avait-il pas dit qu'ils prendraient leurs repas à la table du commandant...

Un léger bruit la fit sursauter. Un matelot, le béret à la main, se tenait derrière elle, respectueusement.

— Je suis votre « homme de chambre », Mademoiselle... Pinson 327... pour vous servir !

Et, pirouettant sur les talons, il s'éclipsa.

Amusée, Béatrice riait encore de l'aventure, quand la porte s'ouvrit brutalement, livrant passage à Kermao qui, sans autre forme de procès, se dirigea d'un pas rapide vers une commode d'où il retira un pyjama qu'il y avait oublié.

— Mais... pardon, monsieur ! s'écria Béatrice, outrée d'un tel sans-gêne. Ici, c'est ma cabine ! Vous semblez l'oublier !...

— Désolé, mademoiselle, mais, jusqu'à nouvel ordre, c'est ma cabine... Il n'avait pas été convenu que « le » secrétaire serait une femme, je regrette...

Et il sortit en claquant la porte.

— Oh ! l'insolent ! cria Béatrice cherchant aussitôt un moyen de se venger sur-le-champ. Ah ! une robe de chambre gisait sur le sol. Triomphante, Béatrice la ramassa et se rua vers la porte. Oh ! joie, Kermao était là, en compagnie de Pinson. Sans un mot, Béatrice lui jeta la robe de chambre à la figure et retourna s'enfermer à double tour dans sa cabine.

— Oh ! quelle pimbêche, fit Kermao rageur. Elle est bien la digne fille de son père !...

Au fond, Kermao n'était pas très fier de lui. Il lui déplaisait fort qu'on eût disposé ainsi de sa cabine et il n'avait pu résister à un mouvement d'humeur qu'il commençait à regretter. « Quelle petite peste ! se disait-il... si elle n'était pas si jolie !... »

De son côté, Béatrice s'étonnait de se sentir toute désemparée. Elle n'avait plus envie d'être belle pour le dîner... Elle avait envie de pleurer...

« Je le déteste ! pensait-elle. Et pourtant... »

Quand il entra dans sa cabine, M. Puy-Pradal faillit tomber à la renverse. Bureau, lit, table, chaises, plancher, tout disparaissait sous des piles de registres, et, le long du mur, une dizaine de matelots, tous porteurs de nouveaux livres, se suivaient en file indienne, et tour à tour, l'air solennel, déposaient leur fardeau et repartaient, sous l'œil amusé de Bellory.

— Ah ! ça ! Mais on se moque de moi, ici !... s'écria le malheureux député qui avait toutes les peines du monde à se frayer un passage. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le premier trimestre de la comptabilité... On vous

apporte le reste dans un instant... répondit Bellory.

— Monsieur, je n'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi ! rugit le Haut-Commissaire.

Bellory prit un air innocent :

— Mais... Monsieur le Haut-Commissaire, je n'ai fait qu'exécuter vos ordres...

— C'est bon... c'est bon... je vais commencer par le premier trimestre... J'examinerai les autres plus tard !

Et efflant sa barbiche avec une indifférence voulue, il alla ouvrir le hublot de sa cabine. Un peu d'air frais lui calmerait les nerfs...

— Monsieur le Haut-Commissaire, je vous conseille de ne pas ouvrir votre hublot...

Comment ! Il était encore là ce blanc-bec ! Avec quelle joie il l'aurait gratifié d'un bon coup de pied vigoureusement posé sur la partie la plus charnue de son individu... s'il avait encore été le professeur Puy-Pradal, et si Bellory n'avait encore été qu'étudiant ! Mais... Bellory était officier, et lui, Puy-Pradal était Haut-Commissaire. Il se contenta donc de jeter dédaigneusement par-dessus son épaule :

— Je n'ai de conseils à recevoir de personne !

Puis, se retournant brusquement, il plongea dans les yeux de l'officier, un regard menaçant :

— J'espère, monsieur, que votre comptabilité est bien en règle !...

Bellory rougit, se troubla :

— Oh !... c'est-à-dire, monsieur le Haut-Commissaire... j'ai une petite erreur... oui... de 27 centimes !

— Ah ! Ah ! triompha Puy-Pradal... J'en étais sûr !... Nous sommes en plein désordre !... 27 centimes par-ci ! 27 centimes par-là ! A la fin, cela fait des millions, monsieur !... Des millions ! vous m'entendez ? Tant pis pour vous ! Je vérifierai vos livres, feuille par feuille... Vous pouvez disposer, monsieur !

Dès que le commissaire du bord fut sorti, M. Puy-Pradal débarrassa une chaise, fit une place sur son bureau et se mit en devoir d'éplucher les comptes du premier trimestre. Mais un faux mouvement lui fit renverser une pile de livres. Il se baissa pour les ramasser, fit basculer une autre pile qui vint s'abattre sur son crâne. A demi-assommé, le Haut-Commissaire, incorrigible, murmura :

— De si petites cabines, quand il y a tant de place perdue sur le pont !... Faudra réformer ça !

Et il nota sur son carnet :

« Cabines trop petites, pont trop grand, à réformer. »

Relevant la tête, il aperçut, au fond de la cabine, Pinson occupé à défaire ses valises. Il eut un petit sourire diabolique. Il n'avait pu prendre les officiers en défaut, mais... un matelot n'est pas toujours content de ses chefs, et il est alors facile de lui faire dévoiler toutes leurs petites faiblesses.

— Comment vous appelez-vous, mon ami ? dit Puy-Pradal, l'air bon enfant.

— Pinson 327, répondit le matelot.

Puy-Pradal s'approcha, paternel.

— Dites-moi, mon ami, vous avez bien vos opinions personnelles sur la marine... sur ce qui va... sur ce qui ne va pas... Allons, dit-il avec un sourire encourageant, ne craignez rien... je veux que vous soyez content... dites-moi franchement ce que vous pensez...

Pinson eut une petite moue.

« Ah ! ah ! pensa-t-il, le vieux renard veut me faire parler, attends un peu !... »

Il prit l'air benêt du matelot qu'intimide un supérieur.

— Ben voilà, monsieur le Haut-Commissaire... dit-il, les yeux baissés, roulant son héret entre ses doigts.

— Allons, parlez, encouragea encore le Haut-Commissaire, espérant des confidences qui confirmeraient sa propre opinion.

— Eh bien, voilà... Je pense que les éléphants ne devraient pas plus s'occuper des marins, que les marins des éléphants.

— Ah ! Ah ! sourit Puy-Pradal intéressé, il y a des éléphants qui s'occupent des marins !... tiens tiens... Mais, au fait, qu'appelez-vous des éléphants ?

— Ben, monsieur le Haut-Commissaire, sauf vot'respect, vous êtes un éléphant ! répondit naïvement Pinson.

Puy-Pradal sursauta, vexé. Mais, décidé à aller jusqu'au bout de son enquête, il se ressaisit aussitôt.

— Ah !... je suis un éléphant... Je n'aime pas beaucoup la comparaison, mais enfin !... Continuez, Moineau 327, dites-moi le fond de votre pensée.

Pinson se décida tout à coup, et, pour mieux faire accepter ce que sa réponse pouvait avoir de désobligeant, il improvisa pour le Haut-Commissaire, une petite chanson express sur un air connu :



— Nous sommes en plein désordre... Vingt-sept centimes par-ci... vingt-sept centimes par-là...

geant, il improvisa pour le Haut-Commissaire, une petite chanson express sur un air connu :

*Quand on n'a pas le pied marin,
Faut pas s'occuper de la marine.
Quand on connaît rien au turbin,
Faut pas tripoter les turbines,
Quand on est marchand d'serpentins,
Faut pas faire la danse serpentine ;
Faut pas s'occuper de la marine
Quand on n'a pas le pied marin !*

« Décidément, ces matelots sont trop malins pour moi ! » pensait Puy-Pradal déçu. Et tout haut :

— Apprenez, Hirondelle 327,

— Pinson, monsieur le Haut-Commissaire, Pinson 327 !

— Ah ?... Ça m'est égal ! Apprenez toujours que si je n'ai pas le pied marin, cela ne m'empêchera pas de m'occuper de la marine. Et, pour commencer, je vais visiter les soutes !...

— Si monsieur le Haut-Commissaire veut bien que je le guide, proposa Pinson.

— Merci ! Je saurai me diriger tout seul !... Volière 327 !... répondit le Haut-Commissaire, méprisant. Et, montrant sa droite :

— Par bâbord...

— Non, c'est tribord, sourit Pinson.

— Je le sais, mais je l'ai fait exprès pour voir si vous le saviez, vous !

Et il partit en grommelant :

— Bâbord... tribord... comme s'ils ne pouvaient dire à gauche ou à droite, comme tout le monde !... Faudra réformer ça !...

Tandis que le Haut-Commissaire se perdait dans les soutes, Gerville et Béatrice devisaient gaiement sur le pont, au grand désespoir de Kermao qui les observait d'un œil rageur.

Au milieu d'une forêt vierge de tubes de toutes formes, de toutes dimensions, Puy-Pradal continuait sa promenade à l'aveuglette, heurtant des vannes, ouvrant des portes dans l'espoir de trouver enfin âme qui vive, se perdant de plus en plus et regrettant amèrement son orgueil stupide qui lui avait fait refuser l'assistance de Pinson.

L'air devenait de plus en plus irrespirable. Le Haut-Commissaire n'avait plus qu'un désir : remonter, retrouver un peu de fraîcheur. Mais chaque échelle con-

disait à une impasse. Des relents d'huile, de goudron, et de peinture l'écoeurèrent. Il aperçut une nouvelle échelle, y posa le pied, manqua un échelon, et se retrouva tout meurtri, assis sur un parquet gluant.

— Qui va là ? cria une voix hargneuse.

Puy-Pradal aurait volontiers sauté de joie. Enfin quelqu'un :

— C'est moi ! répondit-il simplement ne pouvant imaginer qu'on pût ne pas le connaître.

L'homme s'approcha, le considéra un instant, puis éclata d'un rire sourd, contenu, mais qui le secouait tout entier. Il est vrai qu'il avait bien piteuse mine, monsieur le Haut-Commissaire ! Les vêtements en lambeaux, la figure barbouillée, il n'avait plus rien du parlementaire majestueux qu'accueillait quelques heures plus tôt l'équipage du *Fraternité*.

Puy-Pradal ne songea pas, cette fois, à se fâcher.

— Bonjour, mon ami, dit-il, la main tendue. Que faites-vous ici ? Vous êtes perdu, vous aussi ?

Mais, bourru, le factionnaire le fit taire :

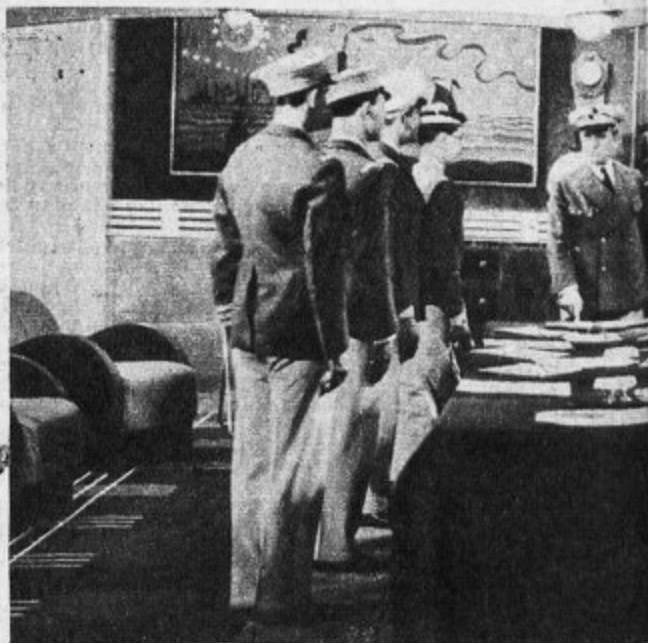
— Défendu de parler, de fumer, de s'asseoir, de dormir. Lisez !

Prudemment, Puy-Pradal approcha du mur où une pancarte blanche indiquait en lettres noires :

« Soutes tribord... Poudre et obus. »

Le Haut-Commissaire eut un frisson.

— Mais, dites-moi, murmura-t-il inquiet, s'appuyant au mur, de peur de perdre à nouveau l'équilibre, où sont les poudres ?



Les cheveux en broussailles, les yeux clignotants, la figure noircie, Puy-Pradal réapparut.

— Derrière vous, répondit tranquillement le factionnaire.

Effrayé, Puy-Pradal s'éloigna rapidement de cette cloison dangereuse, et alla s'adosser au mur voisin.

— Et... et les obus ? demanda-t-il encore d'une voix mal assurée.

— Derrière vous ! répondit l'autre flegmatique.

Cette fois le Haut-Commissaire fit un bond, perdit l'équilibre et alla tomber dans les bras puissants du factionnaire.

Tenant Puy-Pradal d'une main, le matelot ne perdait pas de vue le thermomètre.

— Allons bon ! grogna-t-il tout à coup. Voilà ce cochon de P. 9 qui monte !

Le cœur du Haut-Commissaire battait à se rompre. Il aurait volontiers donné son âme au diable pour être en ce moment sur le pont, à l'air libre, loin de cet enfer.

Le factionnaire tourna le commutateur :

— C'est le ventilateur, expliqua-t-il. Faut pas que le mercure dépasse le trait rouge.

— Et... s'il le dépassait... qu'arriverait-il ?

Il fallait à tout prix retrouver

— On sauterait tous ! répondit l'autre sans s'émouvoir.

— Alors, rafraichissons vite !

cria Puy-Pradal se précipitant sur le commutateur.

— Doucement ! Si vous rafraichissez trop, ça fera travailler les poudres, et alors, vous et moi, on sera cuits !

— Oh ! soupira le Haut-Commissaire.

Et, cette fois ce n'était pas la réponse du factionnaire qui le faisait gémir, mais un malaise qu'il ne s'expliquait pas encore. Sa vue se troublait, il se sentait

blémir, et ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il retomba, pantelant, dans les bras hospitaliers du matelot, qui le rassura, paternel :

— Ce n'est rien, Monsieur... un simple coup de roulis !

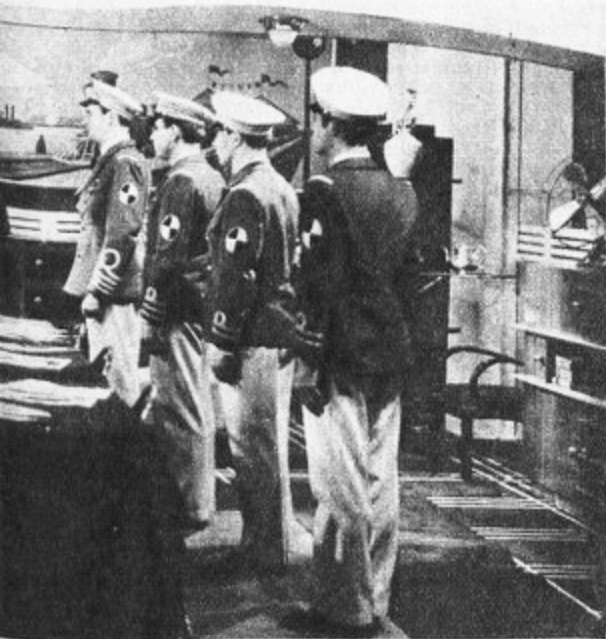
Sur le pont, Béatrice, chancelante, recevait, elle aussi, le baptême de la mer. La voyant pâlir soudain, Gerville appela Kermao.

— Voulez-vous reconduire Mademoiselle dans sa cabine.

Le jeune lieutenant s'empressa. Sa rancune avait disparu. Heureux et troublé ! il aida Béatrice à descendre. Mais une vague plus forte accentua le malaise de la pauvre petite, à tel point qu'elle perdit connaissance. Kermao l'enleva dans ses bras, ému et troublé de pouvoir



Le haut commissaire au mal



le haut-commissaire disparu.

sans qu'elle s'en doutât, serret contre sa poitrine le corps délicat de la jeune fille.



ne s'échappait pas de la mer.

Avec regret, il la déposa doucement sur la couchette. La contempla un instant tout tremblant, puis, se déclinant brusquement, il couvrit de baisers le petit visage insensible :

— Tiens pour Lucette ! Tiens pour Rozy !... Tiens pour Jeanine ! Tiens ! Tiens ! pour toutes celles qui m'attendent !

Et il s'enfuit comme un voleur.

Lorsqu'il passa devant la cabine de Puy-Pradal, un bruit singulier lui fit dresser l'oreille. Il frappa à la porte à plusieurs reprises, sans obtenir de réponse. Inquiet il ouvrit. Une trombe d'eau envahit le couloir, entraînant registres, chaussures, papiers, linge.

— Ce n'est plus une cabine ! C'est une piscine ! s'exclama Kermao.

— Ah ! j'en étais sûr ! rugit Pinson qui passait par là fort à propos. L'éléphant a laissé son hublot ouvert !...

Et il se précipita pour arrêter le désastre.

— Vite, une corvée pour nettoyer tout ça !... Et un tilleul pour M^{lle} Puy-Pradal ! lui cria Kermao.

L'heure du dîner approchait. Béatrice un peu pâle encore, mais ragaille, était remontée sur le pont où Gerville

n'avait pas tardé à la rejoindre. L'histoire du hublot lui était parvenue, et il pestait intérieurement contre le Haut-Commissaire. Quelle surprise lui réservait-il encore ?... Mais le doux sourire de Béatrice le rassérenait et lui faisait oublier sa rancœur.

Pourtant, les minutes passaient, et il ne pouvait se défendre maintenant d'une certaine inquiétude. Que faisait le Haut-Commissaire ?... Personne ne l'avait vu... Il avait dû se perdre dans les soutes !

Discrètement d'abord, pour ne pas effrayer M^{lle} Puy-Pradal, il envoya un matelot aux renseignements. Mais bientôt, Béatrice elle-même s'inquiéta de l'absence prolongée de son père.

Cette fois, la chose prenait un aspect terriblement sérieux.

— Papa n'a pas de bons yeux... Pourvu qu'il n'ait pas eu l'imprudence de se pencher... murmura Béatrice en pleurant.

— Sacrebleu ! s'écria Gerville.

Et sans plus hésiter :

— Branle-bas de combat ! commanda-t-il.

Aussitôt, le clairon sonna le rappel aux postes de combat, de tous côtés les matelots accoururent.

— Stop ! cria encore Gerville.

Immédiatement les bielles s'immobilisèrent dans un sifflement de vapeur et le navire arrêté, devint une chose muette, tragique.

Officiers et matelots s'affairaient, fouillant de fond en comble le cuirassé, tandis que Béatrice prostrée, ne pouvait plus même pleurer tant l'angoisse la torturait.



Le haut commissaire donna le signal de la danse.

Tout à coup, au milieu de ce branle-bas général, une soupape se souleva lentement. Les cheveux en broussailles, les yeux clignotants, la figure noircie, mais un sourire satisfait aux lèvres, M. Puy-Pradal, tout heureux d'avoir enfin trouvé une issue, regardait autour de lui, ravi et trouvant naturel que tout l'équipage se trouvât là pour l'accueillir.

Les jours qui suivirent s'écoulèrent sans autre incident. Le Haut-Commissaire semblait s'être assagi, le *Fraternité* voguait enfin sur une mer calme.

Accoudés à la rambarde, Béatrice et Kermao suivaient des yeux les évolutions des matelots, échangeant de gais propos, tandis que Gerville donnait aux autres officiers quelques instructions nouvelles :

— A onze heures, arrivée à Alexandrie... charbonnage... ce soir, dîner de gala, réception du Khédive à bord...

— Sommes-nous loin d'Alexandrie ? demanda Béatrice à Kermao.



Puy-Pradal avait laissé échapper une torpille de 300 000 francs !

Ce fut Gerville qui répondit :

— Non, mademoiselle, à quelques milles seulement...

Craignant que son lieutenant ne prit de l'avance dans le cœur de la jeune fille le commandant lui enlevait toute chance d'obtenir un tête-à-tête prolongé.

— Vous verrez beaucoup mieux du pont... ajouta-t-il encore, entraînant Béatrice.

Les amis de Kermao, qui n'avaient rien perdu de cette scène, entourèrent aussitôt le jeune lieutenant.

— Condoléances ! lui dirent-ils, moqueurs.

Quant un cri les arrêta net :

— Terre ! annonçait le mousse.

Tous se précipitèrent à leur poste. Des coups de canon résonnaient dans le lointain.

Etendu sur sa couchette M. Puy-Pradal avait sursauté :

— Mon Dieu !... que se passe-t-il encore ?...

En pyjama, il se précipita sur le pont.

— Commandant ! Qu'y a-t-il ? Un corsaire nous attaque ? cria-t-il affolé.

— Non, sourit Gerville. Nous sommes en vue d'Alexandrie. L'Égypte nous salue !

— Alors, nous approchons la terre ! s'écria le Haut-Commissaire joyeux. Merci, mon Dieu ! Je vais enfin mettre le pied sur quelque chose qui ne bouge pas !

Gerville sortit un radio de sa poche.

— Le programme des fêtes, dit-il, tendant le papier à Puy-Pradal.

— Très bien, déclara celui-ci après qu'il en eut pris connaissance. Je vois que l'Égypte m'attend...

La fête à bord s'annonçait splendide...

Sur le pont, Puy-Pradal, en habit, et Gerville, en grande tenue, recevaient leurs invités tandis que l'orchestre jouait en sourdine une valse viennoise.

Puy-Pradal saluait tous ces dignes représentants de l'Égypte avec une indifférence qui peu à peu dégénérait en profond ennui.

— Mademoiselle Sola Myrrhis du Grand Théâtre du Caire ! annonça encore le quartier-maître.

Cette fois, Puy-Pradal sortit de sa torpeur. Une superbe créature s'avancit vers lui, la démarche onduleuse, un adorable sourire aux lèvres. Séduit, Puy-Pradal se pencha pour lui baiser la main, sans remarquer la pâleur subite de Gerville, ni le signe d'intelligence que lui adressait l'artiste.

Quand Gerville eut salué le dernier invité, Sola Myrrhis, qui le guettait de loin, lui fit signe de la rejoindre.

— Comment as-tu réussi à te faire inviter ? murmura, entre ses dents, le commandant, visiblement gêné et mécontent.

— Ne t'inquiète pas, mon cher, Sola Myrrhis arrive toujours à ses fins... Maintenant, tu vas m'aider... Tu sais que je n'ai pas abandonné mon rêve d'entrer au Français. Le Caire, Alexandrie, fini tout cela... Il me faut Paris... Je compte sur ton Haut-Commissaire...

Et, comme le commandant semblait hésiter :

— Je me suis renseignée... Il paraît que la petite Puy-Pradal ne t'est pas indifférente... hein ?... Eh bien, si tu m'aides à conquérir le vieux, je te promets de te faire obtenir la main de la fille... Et, tu sais, quand je veux quelque chose...

— Oui, oui, je sais, répliqua Gerville rayonnant. Alors... entendu !

Et, furtivement, Gerville alla prendre le carton qui portait le nom de Sola Myrrhis, et le plaça devant le couvert voisin de celui du Haut-Commissaire.

Le banquet fut animé et joyeux, le Haut-Commissaire était en verve, et lorsque, sous la table, la jambe de Sola Myrrhis frôla traîtreusement la sienne, il perdit complètement la tête. Adieu le protocole, les discours ennuyeux, les cérémonies !... Puy-Pradal donna le signal de la danse, et rabroua brutalement le vice-amiral qui voulait le ramener aux affaires sérieuses.

Et, très fier de lui, il entraîna sa conquête vers le bal.

Cependant, Béatrice qui n'avait rien perdu de la scène, rougissait de honte. Son père avait donc perdu la tête !...

Elle s'enfuit loin du bal, bientôt rejointe par Gerville qui toute la soirée n'avait vécu que dans l'espoir de ce tête-à-tête. Il voulait à tout prix mettre à profit cet instant pour lui déclarer son amour. Mais, plus ému qu'un collégien à sa première amourette, il ne trouvait que des paroles banales, peu faites pour éclairer Béatrice sur ses sentiments... Pourtant il s'enhardit tout à coup.

— Mademoiselle, je voudrais, vous demander...

— Quoi donc, commandant ? Parlez...

Mais un matelot s'avancait vers eux.

— Pardon, commandant, le représentant du Khédivé vous demande...

Dépité, Gerville s'inclina devant Béatrice.

— Pardon, mademoiselle... le service...

Il avait à peine tourné les talons que Kermao, qui, jaloux, avait inventé cette histoire de Khédivé pour se débarrasser du commandant, se précipitait vers Béatrice :

— Mademoiselle, dit-il très vite, je voudrais vous demander...

— Vous aussi ! sourit la jeune fille. Et que voulez-vous me demander ?

— Ça ?

Et, brusquement, Kermao l'attira dans ses bras et posa sur ses lèvres un baiser passionné. Béatrice, surprise, se défendit d'abord, mais bientôt s'abandonna à la douceur de l'étreinte.

— Pardonnez-moi, ma chérie, lui murmurait maintenant le lieutenant, caressant les beaux cheveux blonds, mais que voulez-vous, l'amour a toutes les audaces...

Heureuse, Béatrice lui sourit, et Kermao n'eut pas besoin de lui voler, cette fois, le plus doux des baisers de fiançailles...

Gerville, qui était revenu sans être entendu des jeunes gens, les surprit enlacés. Son premier mouvement, fut de sauter à la gorge de Kermao, mais il s'arrêta soudain. Il avait été fou, il le comprenait maintenant, de vouloir lutter ; la jeunesse triomphait ! Il passa une main lasse sur son front et s'éloigna tristement...

Plus heureuse que Gerville, Sola Myrrhis n'avait pas eu beaucoup d'efforts à faire pour achever victorieusement la conquête du Haut-Commissaire.

Quand Bellory vint l'informer que le champagne était épuisé et que, selon les instructions qu'il avait données, on allait servir la limonade, il faillit suffoquer.

— De la limonade !... vous êtes fou !

— Mais, monsieur le Haut-Commissaire, protesta Bellory, le Parlement réclame des économies !

— Ne faites pas dire qu'il ne veut pas dire ! rugit le Haut-Commissaire. Et... allez chercher du champagne, vous m'entendez... monsieur le petit Commissaire !

Et, fier de cette boutade, il reprit avec la comédienne la promenade interrompue.

Il voulait pour elle faire étalage de ses récentes connaissances maritimes. Passant devant un lance-torpille :

— Regardez ce joujou... Un enfant de huit jours pourrait actionner ce terrible engin de mort. Il suffit d'appuyer sur ce déclic, dit-il joignant le geste à la parole, et... floc !

Mais il s'arrêta, interdit, un corps lourd venait de tomber à l'eau !

— J'ai l'impression que la torpille est partie, murmura Sola Myrrhis.

— Moi aussi, répondit Puy-Pradal se grattant la tête... Ah ! voici l'amiral... Dites-moi, amiral, est-ce que les torpilles vont loin ?

— Ça dépend... Il y a des torpilles dormantes...

— Oh ! pourvu que la mienne dorme ! soupira le Haut-Commissaire.

— Et les autres ? s'inquiéta l'actrice.

— Les autres ? Elles peuvent parcourir de 3 à 4 kilomètres...

— Et... ça coûte cher, une torpille ?

— Deux à trois cent mille francs !

Puy-Pradal étouffa un juron.

— Mais songez, monsieur le Haut-Commissaire, reprit impitoyablement l'amiral, qu'une torpille peut anéantir une unité de soixante millions !

Puy-Pradal se sentit défaillir :

— Et... il... y a des... des bateaux... par là ? bégaya-t-il, montrant la direction qu'avait dû prendre la torpille.

— Toute la flotte anglaise !

— Oh ! murmura Puy-Pradal, effondré.

Mais Sola Myrrhis ne lui laissa pas le loisir de regretter l'inconséquence de son geste. La fête allait prendre fin et il lui fallait précipiter les événements.

— Il est plus de minuit... Vous m'excusez, monsieur le Haut-Commissaire, il est temps que je rentre au Sphinx-Hôtel...

Et, tout bas, elle ajouta :

— Chambre 11, je vous attends.

Fou de joie, Puy-Pradal, qui avait perdu toute réserve, la suivit jusqu'à la coupée, lui envoyant des baisers du bout des doigts.

Quand il se retourna, il se retrouva nez à nez avec l'Amiral :

— Excusez-moi, monsieur le Haut-Commissaire, ordre est donné à toute l'escadre d'appareiller pour cinq heures ce matin, dit l'amiral d'un air faussement apitoyé. Je suis navré, mais je ne puis discuter les ordres du Ministère...

Puy-Pradal était atterré ! Mais l'amour rend ingénieux, même un Haut-Commissaire, ancien professeur de province. « Pinson me tirera de là », pensa-t-il.

Sur le pont désert maintenant, les girandoles s'éteignaient une à une, tandis que Pinson, à qui Puy-Pradal avait confié son plan, descendait le long du bateau, par une échelle de corde, pour gagner la barque qui devait le conduire à terre, le Haut-Commissaire regagnait sa cabine.

Il eut un mouvement d'humeur en trouvant Béatrice à son bureau. Il fallait se débarrasser d'elle au plus tôt.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Mon rapport sur la collision du *Fraternité* ?

— Non, j'écris à maman...

— Ah ! Et que lui dis-tu ?

— Que tout va bien ! répondit Béatrice éclatant en sanglots.

— Eh bien, c'est formidable ! Tu lui dis que tout va bien et tu pleures !

— Parce que j'en ai assez de voir chacun se moquer de toi, s'écria Béatrice, décidée à vider son cœur. Tout l'équipage en fait des gorges chaudes... Tu ne te rends pas compte de ta conduite !

— Ma petite, je te prie de prendre un autre ton pour me parler !... Et je te prie de te retirer dans ta cabine... C'est l'heure où les petites filles vont se coucher !

— Je te gêne ! lança Béatrice méprisante, et elle partit en claquant la porte.

— Elevez donc des enfants ! murmura Puy-Pradal, et, à son tour, il sortit, mais doucement, sur la pointe des pieds, pour ne pas éveiller l'attention.

Sur le pont, il lui fallut se livrer à une savante acrobatie pour éviter le factionnaire. Enfin, dans l'ombre surgit Sola Myrrhis qui, aidée de Pinson, enjambait le bastingage.

Tous trois prirent en silence, le chemin des cabines.

Le lendemain de cette soirée mémorable, nul n'ignorait à bord l'intrusion de Sola Myrrhis sur le *Fraternité*. Béatrice se lamentait :

— C'est épouvantable ! disait-elle à Kermao. Il faut absolument arracher papa des griffes de cette femme !

— Il le faut, mademoiselle, acquiesça Kermao.

— Il faudrait que quelqu'un fit comprendre à papa que cette actrice n'est qu'une aventurière !

— Il le faudrait. Mais qui ?

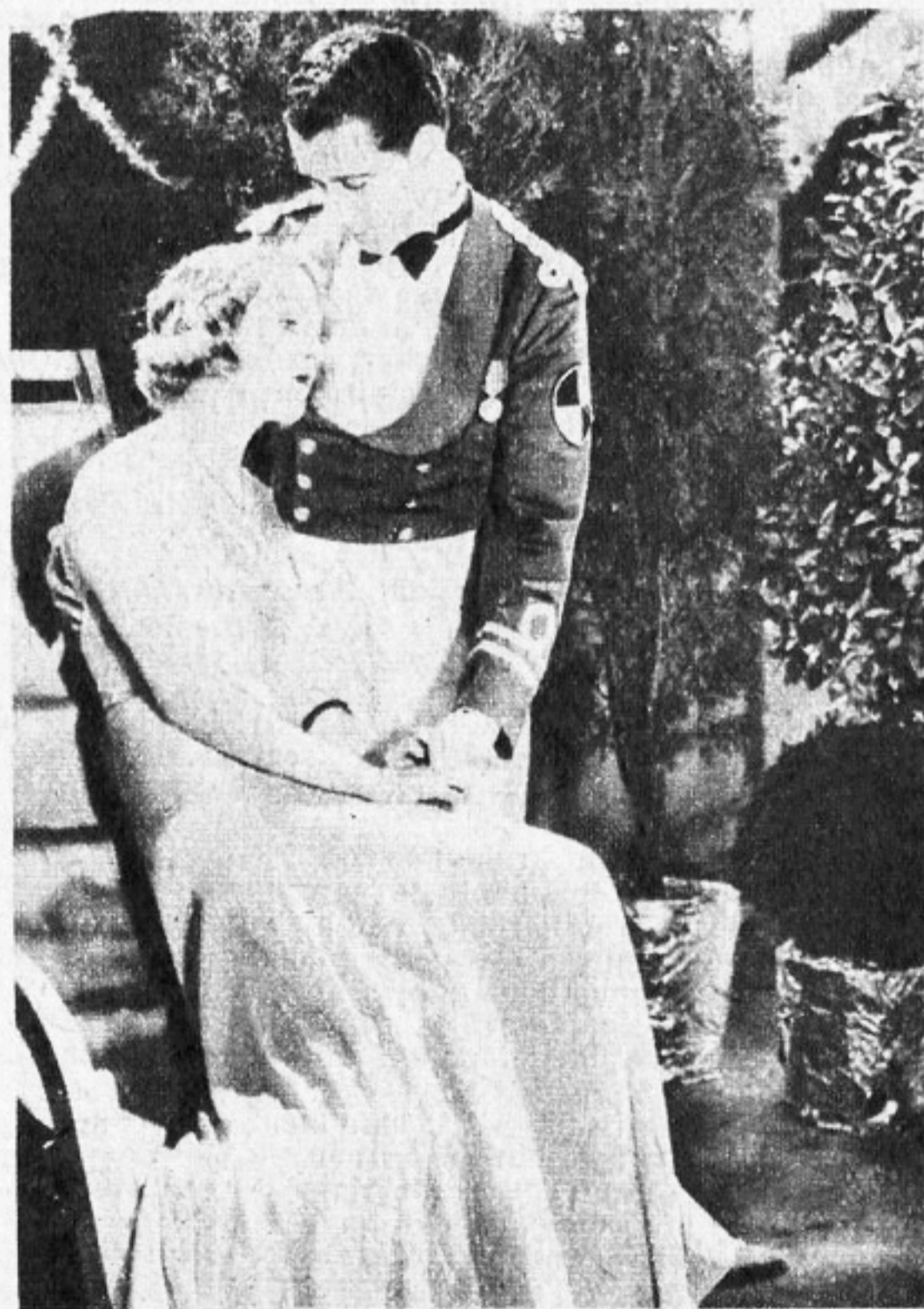
— Oui, qui ?...

Pendant ce temps, Puy-Pradal, tout ébloui de sa merveilleuse aventure, avait mis sa matinée à profit. Il avait rasé barbe et moustaches, et avait revêtu un costume de yachtman qui contrastait fort avec son accoutrement ridicule de la veille.

Ainsi transformé, rajeuni, il monta presque lestement l'escalier qui menait au pont du navire, se réjouissant intérieurement de la surprise que ne manquerait pas d'éprouver le commandant, à sa vue. Mais celui-ci n'était pas d'humeur à plaisanter. L'aiguille du barographe baissait rapidement, annonçant la brume, cause de tant de catastrophes, terreur des marins.

— J'ai l'impression que le temps va changer, murmura Gerville. Qu'on prenne toutes dispositions pour la brume... réduisez à cinq nœuds !... cria-t-il à Kermao qui avait abandonné Béatrice pour regagner son poste.

Puy-Pradal, vexé qu'on ne s'intéressât pas davantage à sa modeste personne, voulut attirer l'attention du commandant :



L'amour a toutes les audaces... Kermao était enfin auprès de Béatrice.

— Voilà, j'ai tapé mon rapport sur la collision du *Fraternité* et du *Désarmement*... Il est court, mais il dit bien ce qu'il veut dire...

— Et... quelles sont vos conclusions? demanda Gerville ironique.

— Vous allez voir...

Ayant ajusté son lorgnon, le Haut-Commissaire commença la lecture de son rapport, prenant l'attitude d'un parlementaire à la tribune :

— Messieurs, je déclare que c'est bien à tort qu'on a mis cette collision sur le compte du brouillard... Cette brume soudaine n'est qu'une brume de circonstance...

Mais tandis qu'il lisait, le ciel s'obscurcissait de plus en plus.

— Je ne sais ce qui se passe, mais j'y vois de moins en moins, grommela Puy-Pradal.

— Ainsi, monsieur le Haut-Commissaire, vous estimez que le brouillard n'existe pas?...

— A d'autres... en montagne, je ne dis pas, mais en pleine mer!... Vous...

— Brume! cria le commandant.

— Comment, brume?... Vous l'avez fait exprès, c'est une blague?... s'inquiéta Puy-Pradal qui commençait à prendre peur.

— Non, brume, répondit simplement Gerville

— Faites machine arrière, supplia le Haut-Commissaire.

— Impossible! Brume devant... brume derrière...

— Brume partout! conclut Puy-Pradal, tragique.

A ce moment, Sola Myrrhis, qui ne voulait pas perdre de vue son Haut-Commissaire, apparut à son tour. En entendant ces derniers mots, elle s'écria d'une voix mélodramatique :

— Oh! mon Dieu... nous sommes perdus!

— Rappelez aux postes de sécurité... Fermez cloisons étanches... parez baleinières... cria Gerville.

Successivement des voix reprurent, comme un écho :

— Fermez cloisons étanches... parez baleinières...

Le clairon sonna alors, tragique dans la nuit. De toutes parts, les matelots surgissaient. On les devinait au bruit des pas martelant le plancher, car on ne pouvait plus rien distinguer. Tous se précipitaient à leur poste. Une sirène tout à coup déchira l'air de son cri lugubre.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria Sola Myrrhis, défaillante.

— Un vapeur vient sur nous, déclara Gerville.

— Oh! mon Dieu, j'ai peur... j'ai peur!

— Elle a peur! cria Puy-Pradal. Au secours, arrêtez le bateau! Elle s'évanouit!...

Kermao se précipita et emporta Sola Myrrhis évanouie.

— Allumez projecteurs!... Toute la barre à gauche... Tribord arrière, toute vitesse! hurla Gerville.

Sans arrêt, les sirènes des deux navires annonçaient le danger.

Le bateau passa enfin, frôlant le cuirassé...

— Nous l'avons échappé belle, murmura Gerville.

Petit à petit, le brouillard se dissipait enfin.

Béatrice, ne voyant pas son père, qu'elle croyait toujours à côté du commandant poussa un cri :

— Papa!... Où est papa?

— Je suis là, ma fille! répondit une voix qui semblait venir d'outre-tombe.

Et le Haut-Commissaire sortit lentement d'un canot, une bouée de sauvetage autour du cou!

— Comment, s'étonna Gerville riant de bon cœur, vous aviez déjà mis votre bouée de sauvetage?

— Oh! inconsciemment... s'excusa Puy-Pradal vexé.

— Vous voyez, monsieur le Haut-Commissaire, que le brouillard existe, reprocha gentiment Gerville.

— Ah! il faut l'avoir vu pour le croire!



Puy-Pradal surgit soudain d'un canot de sauvetage.

— Haubourdin, appela Gerville faisant signe à un officier. Vous inscrirez cet incident sur le journal du bord...

— Et n'oubliez pas d'ajouter que tout l'équipage a fait son devoir! s'écria Puy-Pradal dans un élan de reconnaissance.

Mais le commandant sourit :

— On n'écrit jamais ces choses-là sur le journal du bord, monsieur le Haut-Commissaire!

— Décidément, ces marins sont tout de même de braves gens... et des gens braves! reconnut enfin le Haut-Commissaire.

Et déchirant son rapport, il tendit au commandant, une main largement ouverte.

Quelques heures plus tard, Gerville, en grand mystère, appelait le Haut-Commissaire.

— Monsieur, lui confiait-il, on nous informe par T. S. F. que le Ministère est renversé et que le président de la République vous offre un portefeuille dans le nouveau cabinet...

— Et... quel portefeuille m'offre-t-on?

— L'Agriculture... ou les Travaux publics...

— Naturellement, protesta le Haut-Commissaire, on ne m'aurait pas offert la Marine! Après un tel voyage!... Enfin, c'est à voir, ajouta-t-il d'un petit air descendant.

— Pourquoi ne demanderiez-vous pas l'Instruction Publique et les Beaux-Arts? insinua Sola Myrrhis qui s'était approchée sans qu'on l'entendit.

Mais l'exemple d'hommes tels que ces marins si braves et si simples qu'il avait honte d'avoir si longtemps méconnus, lui avait dessillé les yeux. Il avait enfin compris combien son sot orgueil avait pu le rendre ridicule. Il se rendait compte, enfin, que ses qualités morales ou physiques n'avaient joué aucun rôle dans la passion qu'avait si soudainement éprouvé pour lui l'actrice. Il eut pour elle un regard indulgent.

— Pour vous faire entrer à la Comédie-Française?... Vous y entrerez, Madame, et ce sera votre punition... car vous m'avez bien joué la comédie!

Et, heureux de s'être enfin libéré de cette liaison qui devenait dangereuse pour lui, maintenant qu'on approchait la France, il entraîna le commandant.

De l'autre bout du pont, Béatrice et Kermao enlacés, avançaient vers eux, à pas lents. Lorsqu'ils furent tout près d'eux, le commandant saisit le bras de Puy-Pradal.

— Monsieur le Haut-Commissaire, dit-il d'une voix grave et légèrement voilé de tristesse, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Béatrice...

— Accordé, mon cher, accordé...

— Mais attendez, et tendant la main à Kermao. Pour mon jeune lieutenant ajouta-t-il.

— Comment? voulut protester Puy-Pradal, qui n'y comprenait plus rien.

Mais Béatrice l'implora si gentiment du regard, qu'il ne discuta pas davantage :

— Dans mes bras, mes enfants! s'écria-t-il, joyeux.

— Quant à vous, commandant, vous serez amiral!

— Ah! prenez garde, monsieur le Haut-Commissaire! plaisanta Gerville. Voilà une promesse que je ne manquerai pas de vous rappeler quand vous serez ministre!

MICHEL PRIVAT.

FIN